

l.n.petrov-blanc
dans le passage
un pape

traduit du russe par
Pauline J.A. Naoumenko-Martinez

Pour traverser la large avenue mais pas seulement. Trois escaliers, trois descentes pentues grossièrement bitumées y plongent, ou, c'est selon, débouchent sur les trottoirs de deux rues plus modestes et sur ceux du boulevard, sur la place aussi, en tout six voies d'accès, on emprunte avant tout les deux bouches principales, celle de la place, celle du boulevard, de l'une à l'autre et de l'autre à l'une le passage comme un tube. Un boyau. Pour traverser la large avenue essentiellement.

Pavelietskaya, la place s'appelle comme ça. Là, devant la gare du même nom, des autocars promettent Oulianovsk, Rostov, Saratov, Volgograd et racolent, concurrençant des trains qui pour plus cher ne proposent pas mieux, du moins pas plus loin, plus sûrs peut-être, confortables et ponctuels, peut-être pas, également vétustes et bondés, affaire de goût, de moyens, d'habitude. Affaire de hasard. Leur préférer la marche et le passage.

Couloir sans fin sous les huit voies rou-
lantes et sous la place, d'autant plus fré-
quenté que dans ce quartier populeux il
mène d'un côté à la gare, de l'autre au
métro, le même nom, toujours, la station,
Pavelietskaya.

Vingt-cinq mètres en dénivelé tout au bout
de la place, et voilà. Dans le passage en
plein milieu. À main gauche les boutiques
jouent serré, l'une contre l'autre et
minuscules où s'entasse ou s'empile un
bric-à-brac à bon marché, quincaillerie,
bricolage, cosmétique, objets décoratifs,
jouets, fouillis dépareillé, toute une
pacotille de bazar. La partie restante est
pour les piétons. Là, contre le mur, face
aux échoppes, en rang d'oignon les petits
commerçants amateurs sans étal sans
patente vous collent sous le nez magazines,
légumes de saison, billets de loterie,
poissons séchés, diplômes, attestations,
fruits secs, les bricoles du jour. Avec eux
des mendiants, infirmes ou pas.

Tenue camouflée kaki, deux anciens d'Afghanistan. D'Afghanistan ou de Tchétchénie. Le guitariste, voix haut perchée, demi-sourire ; cet air absent, le ton trop bas, tout qui sonne faux, il n'y croit pas trop le cul-de-jatte.

La jambe raide au collant noir épais, chacun forcé de faire un pas sur le côté pour l'éviter quand dans la cohue au dernier moment il tombe sur elle, l'unijambiste assise à même le carreau, adossée au mur jaune humide et la conversation entre deux passants avec *Mode et dessous*, la jeunette de la boutique d'en face. Quand elle doit s'absenter, la jeune fille lui confie la clef, justement c'est l'heure, boutique fermée pour vingt minutes, certains mangent leur gamelle sur place, elle non, au retour lui rapporte une salade Olivier dans son emballage transparent, pour deux, la salade, pas moyen de trouver moins grand, de toutes façons faut voir comme elle boulotte, l'unijambiste, elle en viendra à bout, c'est l'heure du repas.

salade olivier (2 personnes)

ingrédients

3 pommes de terre, 2 œufs, 1 boîte de petits pois, 1 boîte de petits pois-carottes, 1/2 concombre, 125 g de jambon blanc, 3 cornichons *malossol*, 2 branches d'aneth, 1 cuillerée à soupe de mayonnaise, 1 cuillerée à soupe de crème fraîche, sel, poivre.

préparation

1. cuire les pommes de terre dans de l'eau salée, les œufs dans de l'eau vinaigrée.
2. éplucher œufs et pommes de terre, laisser refroidir, couper en dés dans un saladier avec cornichons concombre et jambon
3. ajouter le contenu des boîtes.
4. dans un bol mélanger mayonnaise, crème fraîche, une cuillerée du jus des *malossol*, saler poivrer, verser la sauce dans le saladier.
5. ajouter l'aneth finement coupé.
6. mélanger **délicatement**.
7. laisser reposer au frais avant de servir.

Lui rapporte une salade Olivier, une serviette de papier roulée sur des couverts plastique. Toujours assise, rapides bouchées menues, les yeux baissés, l'unijambiste ne dit pas ouf, ne s'interrompt même pas quand le gros chauve *nom de Dieu* ! trébuche et s'énerve, la jambe il a manqué s'étaler dessus.

Le problème avec ces salades vendues dans les kiosques, à même le trottoir, c'est l'hygiène, la fraîcheur ou son manque, l'indigestion, tout ce qui s'ensuit.

Plus loin une femme à tout bout de champ lance un alléluia dans un vigoureux signe de croix et sa main par-dessus l'épaule, imper gris fripé, foulard noué sur les cheveux filasse, lunettes fumées, chapelet à la main, par terre un sac ouvert, près du sac une icône miniature.

Occasionnellement un jeune homme. Dans les vingt-cinq ans, un long cou. Se camper au milieu du passage il n'a pas trouvé mieux, immanquablement bousculé.

D'un ton pleurnichard qui se veut méchant il proteste, finit par se retrouver acculé au fond, regagne sa place et recommence, répète inlassablement son manège mais pas à l'identique, pas tout à fait, à tous les coups varie le ton, renouvelle la gestuelle, essaie.

Des clébardes en veux-tu en voilà, à croire qu'ils la vivent là, leur vie de chien, dans le passage.

Un pope.

Ces bidasses, jeunes ou vétérans, qui font la manche, un peu partout, un temps on les disait d'Afghanistan. Plus tard on hésitait, d'Afghanistan, de Tchétchénie, souvent on se trompait. La Tchétchénie aujourd'hui tient la corde. Première, deuxième, bientôt troisième, plusieurs générations pour la même guerre ou quasiment, dans un même pays et donc un seul nom, c'est quand même plus pratique et facile à dire. Plus qu'à faire.

La même guerre ou aucune. Un treillis c'est plutôt juteux, pas cher avec ça, des surplus militaires on en trouve à la pelle, alors d'Afghanistan, de Tchétchénie, de la première, de la deuxième...

À chacun son emploi et son emploi du temps. Sur scène, dans le passage, partout l'histoire se répète : sans premier rôle, pas de spectacle.

Elle plasmodie en matinée, la bigote, seulement en matinée et encore, deux heures, pas plus, trois heures au maximum.

À l'heure du repas l'unijambiste est là, c'est sûr. Le reste du temps, comment savoir, on l'a déjà perdue dans la cohue.

Dès la fin de l'après-midi ils sont là et ils braillent, souvent jusqu'au soir mais pas tous les jours, ni à heure fixe. Avant-hier deux minettes ne les lâchent pas des yeux, chewing-gum aux lèvres, plantées là à faire des bulles, hier soir un vigile moustachu prend le guitariste dans ses bras, l'embrasse, rit fort, *ha ha !!!*, ne le lâche plus.

Le jeune homme ? Un amateur en quête de reconnaissance. Fait son numéro aux heures d'affluence, matin ou soir indifféremment. Par tous les temps porte un vêtement léger échancré.

Le pope. Tous les jours là tôt le matin. Part vers 11 heures, parfois un peu avant. Revient en fin d'après-midi jusqu'au soir.

21 heures. L'heure des comptes. La recette du jour sur la calculette, le boulier pour les anciens. On baisse les rideaux de fer, on commence. Jusqu'à 21 h 30 environ, les boutiquiers retirent les ampoules extérieures censées mettre en valeur les vitrines, sans abat-jour elles se dispersent, murs et plafond, un peu partout dans un couloir mal éclairé.

Il arrive que l'on croise en même temps le pope, l'unijambiste et la femme à l'imperméable, à la rigueur le pope, les ex ou pseudo-militaires et l'estropiée, jamais les cinq ensemble, la femme et les soldats probablement ne se connaissent pas.

Parfois mutuellement surveillent leur sébile, en cas de besoin, c'est plutôt rare, se crêpent le chignon parfois, se colletent, le plus souvent s'ignorent, courtoisie des gens du passage à l'usage des seuls établis, faudrait voir qu'à l'estomac un nouveau s'installe, faudrait voir ça.

L'heure des comptes. Sur les cinq il en reste un. Il écoutait sans sourciller le bavard qui titube, au pied de l'escalier, le pope prend son sac, marche vers la sortie.

Mendier dans les passages, tous les passages. Pour un nouveau départ ou continuer, sans plus. Pour un tiers ou pour sa paroisse.

Un passage un pope. Un pope et une bigote.

Station Kurskaya, ligne bleue. Là c'est une ombre. Sans seins ni fesses. Blafarde. Dans sa chasuble elle fixe, fixe qui fixe quoi, droit devant, mâchonne en silence, immobile attend, attend qui attend quoi. Autour du cou, bardé d'icônes un tronc portable. Un cliquetis et elle se signe, hoche la tête en mâchouillant. Pour un billet trois signes, autant de hochements. Certains jours à sa place un pope.

Station Octiobreskaya. Couloir reliant la ligne orange à la ligne marron.

L'oeil furète, cherche une issue et se heurte à ces corps, agglutinés, ces regards n'en font qu'un n'en sont pas l'engloutissent, aussitôt le recrachent, la jambe irait bien voir ailleurs elle ne tient pas en place.

Toujours au même endroit, l'intersection, personne ne peut l'éviter, ses dents jaunies, ses cheveux rares et longs attachés dans le dos, la vérole au creux de ses joues, tous les connaissent, ici, et les veines de ses mains qu'il serre, desserre, ses mains épaisses.

Un jour sur deux à sa place une bigote.

Marre de gâcher un jour sur deux en alternance avec la bigote, emploierait mieux son temps ailleurs, plus utilement, persuadé qu'il le perd ici plus qu'ailleurs, ailleurs il a sans doute aussi cette impression et dans un sens on le comprend, pourquoi là plus qu'ailleurs, ailleurs plutôt qu'ici, pourquoi là où l'on est, ceci, cela, mais voilà, pas question de manquer à sa place, il faut bien se trouver quelque part, avoir lieu d'être, ici, ailleurs, quelle importance, pourquoi pas où l'on est puisqu'on n'a pas le choix, ailleurs c'est encore ici et ici, quoi qu'on fasse on y est déjà, alors sans réfléchir pourquoi ne pas l'admettre, facile à dire et il y pense, il ne pense même qu'à ça et n'admet rien, le pope, au fil des heures il faut voir sa jambe, sa jambe et ses poings qu'il serre, desserre, cette envie de cogner sur les chrétiens qui passent, plus fort sur ceux dont le regard s'attarde, qui veulent en savoir plus, toujours plus, qui aimeraient bien voir les choses qu'il y a derrière les choses.

D'un pas vif il arpente un passage, sous la Tverskaya, l'avenue qui dans l'opulence en remet, limousines et visons, boutiques *top of the range*, gardes armés tous les trois pas, putes en dollars lâchées le soir venu par convois.

Gris souris la robe, la coiffe également, cheveu argent, lunettes anthracite, tout un camaïeu. Du haut jusqu'en bas impeccable il avance, sûr de lui, une sonnerie et il s'arrête, tire de sa soutane un iPhone, sa voix résonne, grégorienne dans le couloir, du même pas résolu il repart.

Station Bielorousskaya. Le cheveu court en bataille il attend, sourire aux lèvres écoute on ne sait quelle voix, mains jointes sur le tronc pendu à son cou, la joue glabre marquée, stigmates d'une acné tenace.

Étudiant malheureux, demandeur d'emploi pris de court, elle trouve toujours preneur, sa voisine, *Diplômes* en Palatino noir sur l'écriteau dans sa main gauche levée, la quarantaine chafouine, qui vient lui marmotter Dieu sait quoi à l'oreille. Le jeune pope aux boutons s'esclaffe.

Passage Pavelietskaya. Penché sur elle, le pope glisse à l'oreille de la vieille quelques mots, à peine la bouche s'anime, sous la barbe. Brouhaha, musique, écho, bruits de pas, on croit entendre *voir*.

La fascination ne prend pas de gants. Brutale elle s'impose. Sans explications, justification. Sans raison.

Besoin naïf de partager. En parler ? Insuffisant. Le montrer. Après les mots pour dire, les mots pour suggérer, voir ne peut que décevoir. On ne lui trouverait rien d'exceptionnel. Un pope et alors, et après. Comme dans tous les passages. Pope parmi les popes, ordinaire ou qui aurait dérapé, mal tourné, on en a vu des tas, monnaie courante. Un imposteur ? possible, il y en a tant partout qu'on s'y perd. Bref on n'en démord pas, ou c'est un pope banal ou c'est un pope banal. S'emballer pour *si peu*. Pas de quoi en faire toute une histoire, vraiment pas.